Homme serpent et femme lionne

Tandis que je rentrais à Ebolowa par le chemin qui m'était familier, je découvris sous les cascades une étrange maison d'argile, que je n'avais jamais aperçue à cet endroit auparavant. Je ne l'avais pas vue parce qu'elle n'y était pas. Je regardais par la vitre de la camionnette et ce bâtiment, assez vaste par rapport à ce qu'on avait l'habitude de voir par ici, m'attirait. Après un kilomètre environ, je décidai donc de m'y arrêter. Je tapotai le chauffeur sur son bonnet, qui écrasa le frein si fort qu'un des sacs à dos tomba du toit de la voiture. Il ne comprit pas pourquoi je descendais à mi-chemin alors que je lui avais payé trois mille francs. Il se contenta de me regarder en silence monter péniblement sur le toit pour attraper mon sac. Les locaux ne font pas attention aux cascades et à ce genre de choses. La route poussiéreuse bordée de bananiers et d'arbres étranges sans branches avait l'air agréable, et, une demi-heure plus tard, je me retrouvais sous la cascade.

De petits drapeaux aux logos de brasseries flottaient au rythme du vent sur le toit de la bicoque, et un visage perplexe émergeant d'une affiche décolorée collée au mur m'observait. L'homme gris avait les bras ouverts en croix et un regard désespéré. Au-dessus de lui transparaissait une énorme inscription : « Tout ce qui te dévore est sous tes vêtements ! »

C'était une publicité pour des sprays contre les poux, les puces et autres vermines du même genre. Ce qui était intéressant, c'était que cette baraque qui n'y était certainement pas une semaine plus tôt avait l'air assez vieux, l'affiche portait les marques d'années au soleil, et les planches sur la terrasse ainsi que la porte avaient été ramollies et craquelées

par l'humidité. Je ne savais pas pourquoi j'étais descendu, ni pour quelle raison cette maison m'intéressait au point d'avoir interrompu mon voyage, m'obligeant à attendre la prochaine correspondance pendant un temps indéterminé sans être certain que celle-ci finirait par arriver. Savait-on seulement si le taxi-brousse pour Ebolowa passait plusieurs fois par jour ? Et qui savait ce que je voulais ou ce que j'aurais dû voir dans cette maison ? Si je n'avais pas été certain qu'autour de ces chutes d'eau il n'y avait eu qu'une grande mauvaise herbe une semaine plus tôt, cette baraque m'aurait fait l'effet des milliers d'autres devant lesquelles je passais tous les jours sans presque les remarquer. N'importe qui d'autre n'aurait probablement rien vu de spécial à cet endroit.

Mais moi, j'avais l'impression d'être dans un rêve, comme quand une personne s'observe elle-même d'en haut. Tout ondulait dans l'air chaud, les sons semblaient parvenir vers moi comme étouffés. J'avais l'impression que tout s'était passé en quelques secondes.

Le propriétaire était un homme au regard sombre. Il était justement en train de servir une femme velue en lui apportant une cruche de vin de palme, un plat plein de jus vert dans lequel nageait un morceau de viande aussi pansu que toute une cuisse d'antilope, et du foufou gros comme une tête. Elle dévorait le morceau de viande comme si elle n'avait jamais mangé de sa vie. Ce ne fut qu'à ce moment-là que je remarquai que cette femme avait des yeux jaune d'or et d'énormes canines qui dépassaient derrière ses lèvres velues. C'était une femme lionne.

L'aubergiste, qui n'était pas de bonne humeur, posa ma bière devant moi brusquement, sans un mot. Je lui demandai depuis combien de temps fonctionnait l'établissement, sur quoi il murmura qu'il fonctionnait depuis toujours, puis disparut dans un cellier sombre. En plus de moi et de la femme lionne, il y avait aussi sur la terrasse quelques personnes que je n'avais pas l'habitude de croiser. Un gars était assis sur le muret, il croquait des noix de cola et avait un jeune mamba noir enroulé autour du cou. Il regardait l'eau où la mousse de l'élément déchaîné créait une brume blanche au-dessus de la surface.

Il avait de longues cicatrices sur le visage, sur le ventre et sur les épaules et, dans une petite charrette, vendait des herbes contre le venin de serpent. Une des plantes devait être mâchée jusqu'à en avoir la bouche pleine, puis il fallait aspirer le venin de la plaie – celui-ci serait absorbé dans la masse végétale qu'il faudrait recracher vite ensuite, avant de saupoudrer la plaie de pierre noire. Il s'agit d'une sorte spéciale de charbon avec des effets absorbants. D'autres herbes se mélangent avec de la chaux et une goutte d'huile de palme. On les répartit sur la peau qu'on masse ensuite pendant des heures. Comme ça on est sauvé même après avoir été mordu par un mamba. Le gars aux cicatrices racontait ça au propriétaire qui ne faisait que secouer la tête et avait l'air d'être gêné par ce discours persuasif. Beaucoup de serpents vivaient sous les chutes d'eau, mais rien ne lui était arrivé pendant toutes ces années, il n'avait donc pas besoin de ce genre de choses. Et pourquoi devrait-il le croire ? Le gars n'avait qu'à prouver les effets de ces herbes. Au début, l'homme aux cicatrices garda un regard impuissant pendant un moment. Puis, il but son verre et déroula le mamba qu'il portait autour du cou, commença à écarquiller les yeux, à souffler et à l'exciter pour qu'il le morde à l'avant-bras. Le mamba hébété s'agitait langoureusement dans ses mains. Le propriétaire se moqua du gars en disant que le serpent était à l'agonie, qu'il lui avait certainement arraché les dents de devant ou qu'il lui avait fait mordre une bête, et que le serpent n'avait pas encore produit de nouveau poison. Au moment même où il termina de parler, le serpent bougea un peu, secoua sa queue – en fait, pas sa queue, mais le bout de son corps, parce que les serpents n'ont pas de queue, voyons –, et à la vitesse de l'éclair, enfonça ses crocs tels de petites aiguilles dans le coude de l'homme, directement dans ses veines. Le gars aux cicatrices se raidit et trembla, le mamba resta coincé dans son bras pendant un moment, puis il tomba au sol et partit en rampant dans l'ombre sous la charrette avec les plantes.

Tous ceux qui étaient assis là, cessèrent de parler et regardèrent avec étonnement la mousse blanche sortir de la bouche de l'homme aux cicatrices qui venait à l'instant de s'écrouler par terre et tremblait. Seule la femme lionne continua à grignoter sa viande tranquillement. Nous étions plusieurs à nous précipiter vers l'homme, et il fut immédiatement clair pour nous qu'il ne faisait pas de cinéma, qu'il avait vraiment bien été mordu. Nous regardions impuissants sa charrette où il avait empilé diverses herbes, écorces et pierres noires. Nous ne savions pas quoi faire, car le propriétaire n'avait écouté que d'une oreille lorsque le gars au serpent était en train de tout lui expliquer. Tandis que nous nous tenions là à fouiller ses herbes, la femme lionne velue se fraya un chemin vers nous. Elle repoussa le propriétaire pour l'éloigner de la charrette, rota comme un lion qui rugit et mordit la main du pauvre homme si profondément qu'on aurait dit qu'elle la lui coupait en deux. Puis elle commença à sucer sa blessure. En faisant ça, elle transpirait beaucoup. Elle crachait le sang extrait. Ensuite elle écrasa finement une des pierres noires à l'aide d'un morceau de roche et versa le mélange sur la plaie. Sans mot dire, elle prit l'homme serpent dans ses bras aux mains velues dotées de longues griffes, le mit sur sa charrette et le transporta derrière les buissons dans la maison où elle habitait. Je ne sus jamais si elle l'avait guéri ou mangé.

Un petit champ

Il n'avait qu'une chèvre et un petit champ. Du manioc, des arachides, des tomates et des bananes plantains. Il n'avait jamais eu besoin de plus, n'alla jamais au marché pour vendre un petit quelque chose de sa récolte. Si jamais la récolte lui donnait plus que ce dont il avait besoin, il échangeait une touffe de plantains pour un paquet de sel ou un petit baril de vin de palme du voisin. Il ne gagna jamais un seul franc sur le marché. Il n'avait travaillé nulle part et n'avait jamais entendu parler de la pension de retraite. Et lorsque que le maire lui montra une fois un petit papier gribouillé avec des images d'un vieux bâtiment et de la tête d'un homme inconnu sur lequel était écrit 1 000 CFA, il le regarda sans la moindre expression sur son visage. Ensuite, il le roula et le rendit au maire. Il ne comprendrait jamais pourquoi il devrait échanger des choses vitales contre des petits papiers. Il n'avait aucune raison de vendre son travail, de se vendre lui, ainsi que l'honneur de sa famille.

Puis les gens de la ville arrivèrent. Ils lui dirent qu'il recevrait cent mille francs pour son petit champ et un champ légèrement plus petit un peu plus à l'écart. « Tu le laboureras et, dans un an, il te donnera la même récolte, sinon encore plus grosse. Et en plus, tu as cent mille ! »

Cent mille petits papiers ! Jusqu'où ce monde en arrivait-il ? Il jeta la poignée de billets par terre devant les gens de la ville et dit non. Des bulldozers arrivèrent, et lui, il s'allongea dans les buissons de manioc. Il s'installa dans une petite tranchée et attendit que la machine vienne l'enterrer dans le sol. S'ils voulaient prendre le champ, alors que ce soit uniquement avec son squelette. Deux hommes en uniforme le giflèrent à

plusieurs reprises et le traînèrent facilement jusqu'à la maison. Il résista de toutes ses forces, se jeta au sol et essaya de s'arracher à leur emprise, mais son corps de vieillard était trop affaibli pour résister aux muscles des ouvriers du bâtiment.

Bientôt, ils creusèrent à travers son champ une tranchée pour une nouvelle route qui devait relier la capitale aux champs pétroliers du nord. Les rouleaux compresseurs aplatirent la latérite, et il vit la terre saigner. Après un certain temps, le chantier s'arrêta, il n'y avait plus d'argent. Seul un sillon muet et profond avec des tas de terre déposés sur ses côtés demeurèrent.

Son voisin finira par le convaincre d'aller voir l'endroit où devait se trouver son nouveau champ. Il observa la petite parcelle de terrain caillouteux envahi de buissons et de mauvaises herbes épineuses, et cela lui confirma ce qu'il avait suspecté depuis le début. Il n'aurait plus la force de tout recommencer. Et encore moins à cet endroit. Il retourna à la maison et sortit une poignée de billets de banque du tiroir. Il les éparpilla sur le sol et regarda le vent jouer avec. Ensuite, il les ramassa et en mit une partie dans sa poche. Il savait qu'il avait perdu et, humilié, éclata en sanglots.

Il allait boire et s'acheter de l'alcool, ce qu'il y avait de plus cher.

La chair et les os

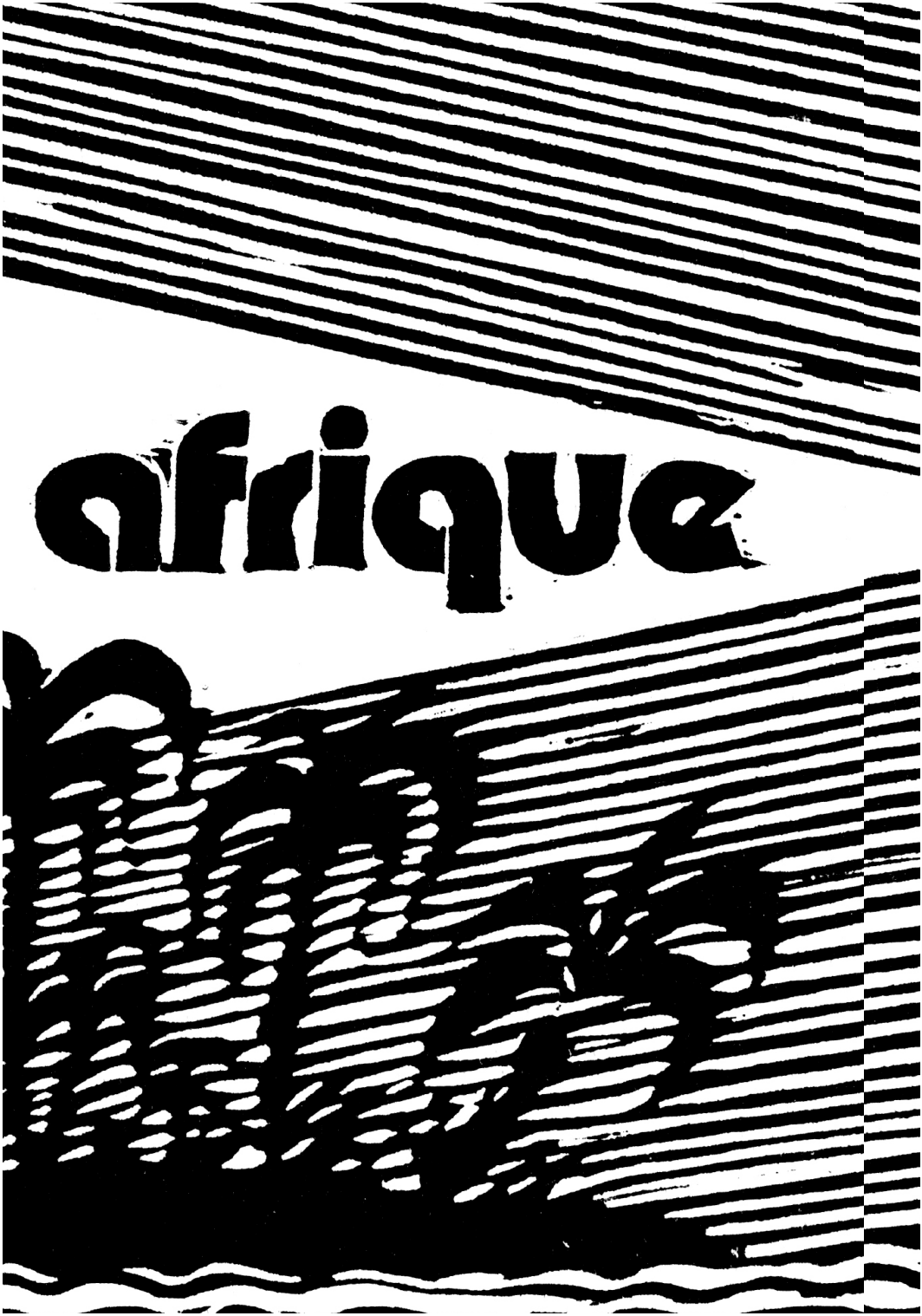
Wâ'a ndji â mous mbwembwel
wâyi wô'o sô'o â nda, mon na
â mous ô teou se ô djab.

« On ne sait jamais quand mbwembwel
visitera votre maison. Mais ce jour viendra bientôt. »

Vous voulez vraiment l'entendre ? D'accord, mais d'abord, servez-moi un peu de ce bien bon vin de palme. Ensuite, je vais vous raconter l'histoire la plus étrange qui me soit arrivée au cours de ma longue vie. J'ai cent vingt-trois ans et, dans tout New Bell, vous ne trouverez pas une seule personne qui ait une meilleure mémoire que la mienne. Donnez-moi un verre plein et que ça mousse bien. Et ne rangez pas votre bidon très loin. Il y a beaucoup à dire, et je dois chercher les mots exacts. Sans un bon vin de palme, je raconterais n'importe quoi. Encore une cigarette, et nous pouvons commencer.

J'étais petit comme ça quand j'entendis parler du pillage des tombes pour la première fois. Dans notre région, la tombe est un lieu sacré, et ceux qui la déshonoreraient subiraient la pire des punitions. C'est pourquoi les premiers événements provoquèrent tant de tumulte. Des corps fraîchement enterrés furent déterrés par quelqu'un dans la nuit et atrocement mutilés. Je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, mais les gens disaient que plusieurs personnes s'étaient évanouies en regardant ce désastre. Les morts manquaient d'yeux, de langue, de cœur et d'organes génitaux. De certains corps, il ne restait que des restes dans le sol, des torses sans tête ni membres.

afrique



Vous comprenez, il était on ne peut plus clair que le coupable ne pouvait pas venir de notre région. Ce devait être quelqu'un parmi ces tas d'étrangers qui avaient emménagé dans notre ville après la découverte des gisements par le gouvernement. Il s'agissait sûrement de gens qui s'y connaissaient en magie la plus noire et qui n'avaient pas peur de la mort. Ils n'avaient peur ni de la colère des ancêtres ni de la vengeance des dieux. Ils devaient être aidés par les démons les plus puissants et peut-être même par mbwembwel lui-même. Ce n'était donc pas une bande de criminels ordinaires qui finissent par se dévoiler eux-mêmes et que la police retrouve tôt ou tard. Ils ne laissèrent aucune trace et nous savions que nous devrions intervenir le plus tôt possible, car la force de notre adversaire serait chaque jour plus importante.

Les hommes les plus âgés de notre vieux quartier se rencontrèrent dans une baraque sur la place et discutèrent toute la nuit sur la façon d'agir. Le lendemain, le nganga sacrifia une chèvre et prépara un juju pour protéger les tombes dans la forêt des morts. Quelques gars expérimentés restèrent de garde la nuit, et pendant quelques mois la situation se calma. Tout le monde était soulagé, et il semblait que nous allions pouvoir à nouveau vivre normalement. C'était il y a déjà longtemps, ça fait peut-être cent ans, peut-être même encore plus. J'étais jeune et je ne me souviens pas bien des chiffres. Les gens firent la fête dans les rues pendant tout un mois, jusqu'à l'arrivée des pluies.

Mais un soir, alors que nous jouions au football avec quelques garçons de notre rue, nous fûmes troublés par un cri désespéré. C'était Anouka, la vieille femme qui vendait des feuilles de manioc au coin de la rue. Elle fonçait à travers le marché et hurlait tellement que sa voix se transformait en un sifflet ridicule. Les gens réussirent à l'arrêter difficilement, et elle, elle ne faisait que lever les mains au ciel, que se débattre comme une folle et crier, la tête renversée en arrière : « Joseph, Joseph ! Pour l'amour de Dieu, Joseph ! »

Joseph était son fils, décédé environ un mois auparavant d'une crise cardiaque. Ce jour-là, il fut impossible de soutirer à Anouka ne serait-ce qu'un seul mot sensé. Le soleil était couché

déjà depuis longtemps, mais nous pouvions l'entendre crier au loin avec effroi, depuis sa maison, le prénom de son fils. Elle ne pouvait pas supporter la solitude sans lui et sombra dans la folie. C'était ainsi que nous nous l'expliquions à l'époque. Le médecin lui donna des cachets pour la calmer. Bien sûr...

Bien évidemment, elle était devenue folle comme beaucoup d'autres personnes après elle. Ensuite, un peu plus tard, des morts, que les proches avaient enterrés depuis longtemps et dont ils avaient fait le deuil, commencèrent à apparaître dans les rues. Anouka avait simplement rencontré son pauvre fils marchant dans la rue d'un air absent comme un étranger, comme un inconnu. Il portait des vêtements déchirés, mais son visage était le même que celui du jour où on lui avait amené Joseph immobile sur un petit chariot, c'était le visage dont elle se souvenait très bien. Elle avait couru à sa rencontre, mais il n'avait pas réagi. Il marchait comme un robot, comme s'il ne voyait ni n'entendait rien autour de lui.

Personne ne la crut alors. Jusqu'à ce qu'elle réussisse à convaincre la police d'aller vérifier tout cela au cimetière. La tombe de Joseph était vide. Quelques mois plus tard, la vieille Mima qui faisait des sandwichs devant la poste alla la voir dans la nuit. Elle aussi avait pleuré toute la journée en préparant des funérailles. Elle avait honte et ne voulait pas que le prêtre la voie courir chez la vieille folle. Chez elle, son mari se cognait la tête contre le mur et, à présent, ne faisait plus que marmonner des paroles inintelligibles. Mima raconta à Anouka le rêve de son mari : la nuit précédente, il vit sa fille ligotée se faire traîner dans la montagne. Il avait vu des hommes la sortir de sa chambre, elle les avait suivis en titubant et en renversant une cruche pleine d'eau. Il l'avait vue marcher sans mot dire derrière ces hommes aux visages voilés, ensuite, elle avait disparu là où les cimes touchent des nuages orageux. Elle devait travailler dans leurs champs et obéir à tous leurs ordres. Ils lui prirent son nom, son âme ainsi que son corps. Au lieu de cela, ils avaient laissé sur le tapis de sa chambre un corps mort qui, grâce à des sorts de magie noire, ressemblait à leur fille.

Après que le mari de Mima eut raconté tout ça à sa femme, ils rentrèrent dans la chambre de leur fille et virent le cadavre de la jeune femme trempé par l'eau de la cruche tombée par terre. Ils essayèrent de la réanimer, mais il était trop tard. Le mari jura que ce qu'il avait vu dans son rêve était vrai, et que leur vraie fille n'était pas allongée devant eux. Il montrait des cicatrices récentes sur son corps immobile, sur son cou et sur ses bras. Ainsi que son ventre arqué bizarrement comme s'il était complètement vide depuis bien longtemps. Il affirmait que ce n'était que son sosie, fait de corps étrangers...

La vieille Anouka écouta Mima en hochant la tête en signe d'accord. La flamme de la vérité brillait à nouveau dans ses yeux. Ces corps mutilés dans les tombes et son fils mort disparu étaient liés à la fille de Mima...

Croiriez-vous de telles rumeurs ? Ici aussi, au début, tout le monde ne fit que se taper sur le front. Mais peu importe que vous admettiez quelque chose ou non. Le monde se fiche de ce que vous pensez.

Et il y eut de plus en plus de cas comme celui-ci. Au début, personne n'y croyait, mais tout le monde était obligé d'accepter l'évidence. Nous apportions des sacrifices à nos ancêtres pour qu'ils punissent les coupables et remettent de l'ordre dans nos vies. Parce que tout le monde avait plus peur de ces choses-là que de la mort. Mais nos ancêtres n'avaient certainement pas le pouvoir d'intervenir dans ce chaos. Tout à coup, nos fétiches ne fonctionnaient plus, et nos proches décédés cessèrent de nous répondre lors des cérémonies. Des flots de sang de coqs blancs étaient déversés, des litres d'eau de vie s'infiltraient dans le sol près de la forêt sacrée, et le sanctuaire était encombré de sacrifices. Mais les nouvelles à propos des tombes pillées se multipliaient, et, sur les marchés, on ne parlait plus que des morts qui auraient été soi-disant vus dans les rues par certains, ainsi que de personnes mystérieuses déambulant la nuit avec de gros sacs à dos. La rumeur disait que leurs sacs à dos étaient pleins de membres humains dont ils avaient besoin pour leur magie noire. Celle-ci leur procurait de la force pour eux-mêmes ainsi que le pouvoir de ressusciter des morts et d'en faire leurs esclaves. On commença à fermer les maisons à clefs

la nuit, et les volets restaient fermés jusqu'au matin, même les jours les plus étouffants quand la chaleur était humide. Personne ne voulait risquer de se retrouver entre les griffes de mbwembwel lui-même. Ma mère m'avait interdit de jouer en dehors de notre rue, je passais alors mes journées dans la cour en compagnie de mes deux voisins. Je ne voyais mes amis qu'à l'école. J'en avais marre, mais je n'osais pas braver l'interdiction. J'avais vu trop de peur sur les visages des adultes au cours de leurs discussions ferventes.

Les jours s'étiraient jusqu'à ce que la vieille Anouka, qui ne dormait presque plus la nuit, ne vienne et n'annonce la nouvelle à tout le monde. Alors qu'elle était assise près de la fenêtre, elle vit à travers les fentes du volet une vieille femme avec deux gars et leurs sacs à dos se presser pour aller sur la bretelle en direction d'Édéa. « Ils doivent être d'Édéa ! Je m'en doutais ! Et dans ces sacs à dos, ils avaient certainement des morceaux dépecés des nôtres qui gisaient au cimetière de la forêt sacrée ! Ils les utilisent pour reconstituer des cadavres vivants qui exécutent leurs ordres ! » cria-t-elle au milieu du petit groupe qui se rassembla immédiatement autour d'elle.

Certains secouaient simplement la tête avec incrédulité en affirmant qu'il aurait pu s'agir de n'importe quels bourlingueurs. Mais la plupart acceptèrent les explications d'Anouka. Tout collait. C'était pour cela que les Édéens étaient si riches. On les reconnaissait facilement sur le marché, tellement ils étaient joyeux, détendus et bien habillés. Ils devaient se prélasser dans leur lit toute la journée et leurs esclaves sans âme travaillaient pour eux.

Les gens restèrent discuter dehors, devant leur maison, jusqu'au crépuscule. Les hommes les plus courageux acceptèrent de patrouiller aux fenêtres et se mirent d'accord sur des signes secrets pour pouvoir accourir tous si nécessaire. Nous ne pouvions plus attendre, car mbwembwel planait au-dessus de notre ville et commençait à nous étrangler comme une corde pour nous tuer tous. Il pourrait venir chez vous ou chez vos voisins à tout moment.

Puis, enfin, vint cette nuit. Les hommes de garde virent un couple d'hommes inconnus raser les murs pour éviter le

clair de lune. Ils étaient enveloppés dans leurs manteaux et portaient des sacs à dos. Les patrouilleurs se firent un signe et se précipitèrent sur eux. Ils les attrapèrent quelques rues plus loin. Ils ne leur firent pas de cadeau, je vous dis. Ils en poignardèrent un, et je pense que l'autre décéda de peur tout seul. Mais ils n'avaient que des choses de la réserve de l'épicerie dans leurs sacs. Des conserves, de la farine de maïs et quelques bouteilles en plastique de rhum. Quelques instants plus tard, les gens accoururent et regardèrent en silence les cadavres des deux pauvres hommes. Je fis des rêves troublés cette nuit-là et me réveillai en entendant un rire. Un rire désagréable qui me donna la chair de poule.

Ensuite, tout fut fini. Mais depuis, ce n'est plus ce que c'était dans notre ville. Les gens ne rient plus autant. Beaucoup n'offrent même plus de sacrifices. Et presque personne ne fait confiance à personne. Tout comme vous à moi.